

---

## RÉCIT

---

### 1914-1918. Basècles à l'heure allemande.

#### Un témoignage.

Alors que de plus en plus, les témoins de la première grande tourmente du siècle se font rares, M. Gabriel LEDRU, 29, place de la Victoire à Basècles, né le 25 juin 1908, a rassemblé ses souvenirs concernant cette sombre période de l'histoire de sa commune. Ce récit est forcément incomplet, peu de références écrites valables existent à ce jour. Dans un souci obligé d'authenticité, notre témoin a confronté ses dires aux souvenirs de baséclois ayant vécu cette époque. Il s'agit de :

- Edmond Cromlin, rue de Condé (né le 23 mars 1901), (†)
- Fernand Bouchez, rue des Déportés (né le 6 août 1887), (†)
- Joseph Leblois, Pré à Parchon (né le 25 mai 1902), (†)
- Alphonse Ravez, rue Alfred Gors (né le 27 février 1897), (†)
- Charles Bataille, rue de Péruwelz (né le 2 août 1912),
- Léontine Durieux, rue Octave Bataille (née le 1er mars 1891), (†)
- Carlos Bernard, rue des Carrières (né le 11 janvier 1903).

Ces relations ont été rassemblées et mises en page par M. Pierre Bachy, ancien professeur à l'Athénée Royal de Tournai. M. Bachy est l'auteur de deux ouvrages remarquables édités par l'Amicale des Résistants de Péruwelz et environs : "Un Maquis dans le Val de Verne" (1974) et "Vie et Mort du Val de Verne" (1979). Sur près de 1.200 pages, illustrées d'une centaine de photos d'époque, c'est toute l'histoire de la Résistance dans notre région durant la dernière guerre qui y est relatée.

Merci à M. Gabriel Ledru et à M. Pierre Bachy de m'avoir aimablement accordé l'autorisation de transmettre à nos lecteurs ce précieux témoignage.

Merci aussi à M. Jean-Pierre Ducastelle, Président du Cercle Royal d'Histoire et d'Archéologie de la ville d'Ath, de m'avoir permis de présenter dans notre "Coup d'oeil sur Beloeil" cet article, paru dans les Annales de cette A.S.B.L., tome XLIX, 1982-1983, p. 339-363.

Merci enfin à notre fidèle collaborateur, M. Claude Destrebecq, qui a mis sa documentation photographique à ma disposition pour illustrer ces pages.

Issues d'un "collectif" de récits oraux, elles permettront sans doute de mieux percevoir le climat oppressant qui régnait, voici plus de 85 ans, dans le village de Basècles occupé par une soldatesque étrangère.

Roger Willems.

## Les premiers jours de la guerre.

Bien qu'il n'avait que six ans en 1914, M. Gabriel Ledru garde des souvenirs assez précis du début de la guerre.

La famille Ledru habitait le long de la chaussée Mons-Tournai, au n° 191 de la Grand-Rue (actuellement n° 43, rue Octave Bataille). Ce fut à une trentaine de mètres de là que Gabriel Ledru aperçut les premiers Allemands. A leur vue, il ne sut pourquoi, son père, agent de l'assurance Suprema, s'empressa d'enlever la plaque mentionnant cette qualité placée en façade de la maison. C'était le 22 août. Ils étaient une dizaine de cavaliers, vêtus en gris bleu. Le casque était surmonté d'une garniture polygonale s'élargissant vers le haut et dont la face supérieure était plate. Sur la partie antérieure du casque figurait l'aigle prussien. En plus d'une lance d'environ 2,5 m, ils avaient une carabine pliante fixée à la selle de la monture. Ils stationnaient face au n° 189 (n° 39 actuellement). A l'époque, les maisons construites entre le 189 et le 191 n'existaient pas. Le terrain occupé par ces habitations était constitué d'un verger clôturé par un mur de plus ou moins 2 mètres de hauteur. Il était la propriété d'Albert Letot, boucher de son état.

Du haut de leur monture, les Uhlans avaient repéré les arbres chargés de fruits et bien sûr en avaient exigés. On vit alors Augustine Letot, un panier d'osier au bras, circuler entre les chevaux et distribuer poires et pommes aux Allemands restés sur leurs chevaux. Le boucher fut ensuite contraint de leur porter de la viande au château de Malmaison - aujourd'hui en ruines - situé à quelques kilomètres sur la route de Wadelincourt à Tourpes où ils venaient d'installer leur poste de commandement. Julien Liégeois, dit Julien Zéphir, boulanger, fut également obligé de leur porter du pain.

Le lendemain et les jours suivants, même de nuit, les Baséclois virent passer de nombreux régiments de fantassins portant individuellement leurs bagages et fusils. Chaque unité était précédée de ses officiers à cheval. Au premier rang, un ou plusieurs tambours et flûtistes soutenaient la cadence de la marche. Derrière les hommes, suivait la cuisine roulante tirée par des chevaux, le cuisinier et son aidant debout sur un étroit plancher aménagé à l'arrière, ou assis sur des sièges installés aux bouts des planches.

Ce fut de Basècles, paraît-il, que partirent à marche forcée les Allemands qui livrèrent combat aux Anglais embusqués au pont de Thulin. L'armement, les munitions et les vivres suivaient les troupes.

Durant toute la durée de la guerre, les déplacements de soldats furent fréquents, soit dans un sens, soit dans l'autre, selon qu'ils allaient au front ou qu'ils en revenaient. C'est lors d'un de ces déplacements que le Kronprinz passa dans une voiture blindée fortement escortée. Il arrivait souvent que les troupes fassaient halte soit pour se restaurer ou seulement pour prendre un peu de repos.

### Stationnement prolongé.

Outre les services permanents, il arrivait de temps à autre qu'une unité stationnait quelques jours, voire même quelques semaines, s'il s'agissait de soldats en repos revenant du front. Dans ce cas, si leur nombre était important, en plus des places disponibles chez l'habitant, les écoles et les grandes salles étaient réquisitionnées.



Un jour ou deux avant l'arrivée de la troupe, le personnel d'installation visitait les maisons avec un délégué civil communal; en sortant de celles-ci, ils inscrivaient à la craie sur la porte le nombre de soldats que l'habitant était obligé d'héberger. Ce chiffre était bien sûr consigné sur une liste qu'ils détenaient. Les maisons bourgeoises étaient retenues pour les officiers.

Plus tard, quand l'aviation commença à devenir opérationnelle, les caves furent visitées, et, à l'extérieur, près des soupiraux, il fut peint dans un encadrement noir sur fond blanc l'inscription "Keller für X personen" (nombre variant selon la grandeur de la cave). C'est ainsi que les caves de la cure furent "réservées" pour vingt-cinq personnes.

Les troupes en stationnement étaient toujours accompagnées d'un charroi hippomobile et parfois de canons. Ceux-ci étaient généralement placés le long des murs du parc du château Daudergnies ou sur la Grand-Place, alors couverte de gros ormes et tilleuls. De part et d'autre, les arbres les rendaient peu reconnaissables par l'aviation de reconnaissance alliée. Quant aux chevaux, les granges des fermes étaient réquisitionnées pour les abriter. Ce fut lors de ces stationnements que M. Ledru subtilisa dans la grange du "Carmaniol" (l'actuel dépôt de verre Altruy) tous les harnais d'un cheval, un poignard sur la Grand-Place et, dans une grange voisine du photographe Delforge, des guêtres en tissu kaki, provenant vraisemblablement d'un vol à un prisonnier anglais qui, eux, en portaient tous.

### **Le mythe de la "Grosse Bertha".**

En 1918, M. Ledru vit à deux reprises un puissant canon détenu par les Allemands que les Baséclois, contemporains de la guerre 1914-1918, appelaient, par erreur, la Grosse Bertha.

Vu la longueur de son tube, 10 à 12 mètres, et son diamètre intérieur, 200 à 250 mm, il s'agissait certainement d'une pièce à longue portée. Circulant sur voie ferrée, il était monté sur une énorme plate-forme équipée d'un grand nombre de trains de roues. A l'exception de son tube plus long, il ressemblait à un canon français de 400 ayant une portée de 25 à 30 km.

Avec ses quelques wagons de munitions, sa locomotive propre, il formait un convoi appréciable. Cet ensemble trouvait abri sous les arbres du parc d'Adolphe Battaille.

Il serait utile de localiser exactement l'endroit d'où pouvait manoeuvrer cette pièce. En effet, les habitants se souviennent très peu de l'existence de deux lignes de chemin de fer qui traversèrent Basècles.

Ce fut la ligne Hainaut-et-Flandres (Mons, Saint-Ghislain, Basècles, Leuze, Renaix, Gand) - société anonyme créée par A.R. le 5 janvier 1857 - qui, la première, fut ouverte au trafic. Ce tronçon avait été construit afin d'acheminer le charbon borain vers Gand Maritime et les Flandres. Cette ligne fut ouverte au trafic "marchandises" le 15 février 1861 et au service "voyageurs" le 21 février suivant. Le 1er mars 1867, un tronçon allant de Basècles Faubourg à Péruwelz fut mis en service. Il décrivait une courbe à l'emplacement du parc, entre Basècles Faubourg et l'emplacement de "l'aubette onze heures" (Fig. 1). Cette branche Péruwelz-Basècles (Faubourg) sera utilisée jusqu'en 1880 et démontée avant 1900 (création du parc du Château Battaille).

A l'époque, pour se rendre à Tournai, les Péruwelziens devaient aller par Leuze, via Basècles Faubourg. Ce ne fut que le 15 février 1870 que le prolongement Péruwelz-Tournai fut exploité. Ce dernier tronçon établissait une relation directe entre le chef-lieu du Hainaut et la

cité épiscopale; elle se substituait ainsi à une déviation via Leuze et à des échanges de correspondances laborieux dans cette dernière gare.

Quant à la station de Basècles-Carières, elle fut ouverte le 1er août 1870, tandis que, peu après, une nouvelle courbe allant du fond du Pré-à-Parchon reliait à "l'aubette onze heures" le tronçon établi en 1867.

L'ancienne courbe partant de Basècles Faubourg fut démontée. Ce fut celle-ci que les Allemands rétablirent pendant la guerre pour dissimuler leur canon sous les arbres du parc. Celui-ci avait été délimité vers les années 1900 (Fig. 2).

Revenons-en au canon. Le triangle formé par les trois voies permettait non seulement de tourner le canon, mais aussi de l'orienter pour tirer dans n'importe quelle direction. La première fois que M. Ledru le vit, il manoeuvrait en gare de Basècles Faubourg, à l'entrée du raccordement reconstruit. Le passage à niveau de la route Mons-Tournai était de ce fait fermé. La seconde fois, il se trouvait en bout de raccordement à "l'aubette onze heures", en bordure du bois Bataille. On y accédait par le Chemin des Prés, face à l'ancien café "A l'Estafette", situé sur la route de Péruwelz, ou par le Pré-à-Parchon.

Il est peu probable que ce canon ait été d'origine allemande. Renseignements pris auprès du Service Historique de l'Armée (cf. annexe), il est exclu que ce soit une Grosse Bertha. Le canon ainsi appelé par les Allemands, était un canon court de marine type M de 420 mm tirant un projectile de 796 kg à 9 km.

Les Allemands ne possédaient pas de canon sur voie ferrée, à projectiles de plus ou moins 250 mm, à l'exception du Lange Max de 380 mm qui fut transformé pour tirer sur Paris des projectiles de 100 kg à plus de 100 km.

Son tube pourvu de haubans mesurait 34 m de long et devait être changé tous les 65 coups. Les obus numérotés avaient des diamètres et des charges différentes pour compenser l'élargissement du tube.

Selon le même Service Historique de l'Armée, il se pourrait que le canon en service à Basècles ait été un canon allié capturé intact par les Allemands lors de leur offensive du printemps 1918. Les Alliés possédaient, eux, une gamme d'une dizaine de canons de 194 à 400 mm sur voie ferrée. Un fait qui abonde dans le même sens est que le dispositif de placement du projectile dans le canon était identique à celui du canon français précité. De même, l'ensemble avait la même structure, d'après les souvenirs des personnes encore en vie. D'autre part, Edmond Cromlin, évadé du camp de Tilloy, affirme avoir vu ce canon en gare de Solem avant de constater sa présence à Basècles. Cette puissante pièce d'artillerie ne resta pas longtemps à Basècles. Heureusement... les coups tirés le soir ou la nuit étaient assez espacés et ils secouaient les alentours dans un rayon assez éloigné. Fernand Bouchez, Joseph Leblois et Alphonse Ravez se souviennent que ce canon a tiré de plusieurs endroits. Selon certains dires, il fut assez vite repéré et survolé par un avion de reconnaissance allié. Après la guerre, le raccordement rétabli par les Allemands fut à nouveau démonté. Selon Charles Bataille, il en resterait des traces. En effet, pour le rétablir pendant la guerre, de nombreuses rames de wagons de sable avaient été amenées dans le parc, celui-ci étant en contrebas par rapport aux lignes du chemin de fer.

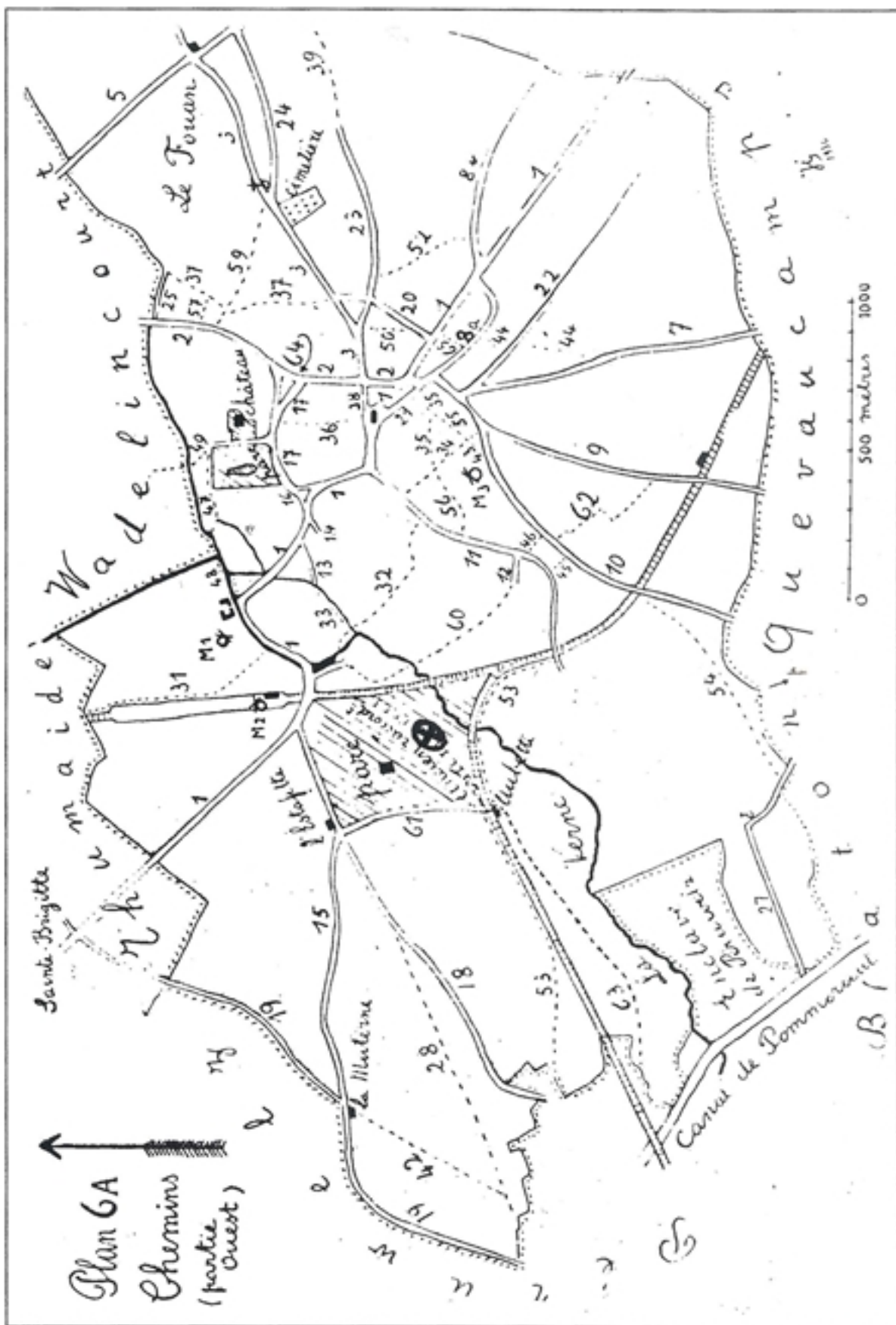


Fig. 1 : Plan extrait de Abbé GORLIA J., 1938. *Histoire de Basècles*, Louis Daisne, Imprimeur-Editeur, Fontaine l'Evêque, p.22.



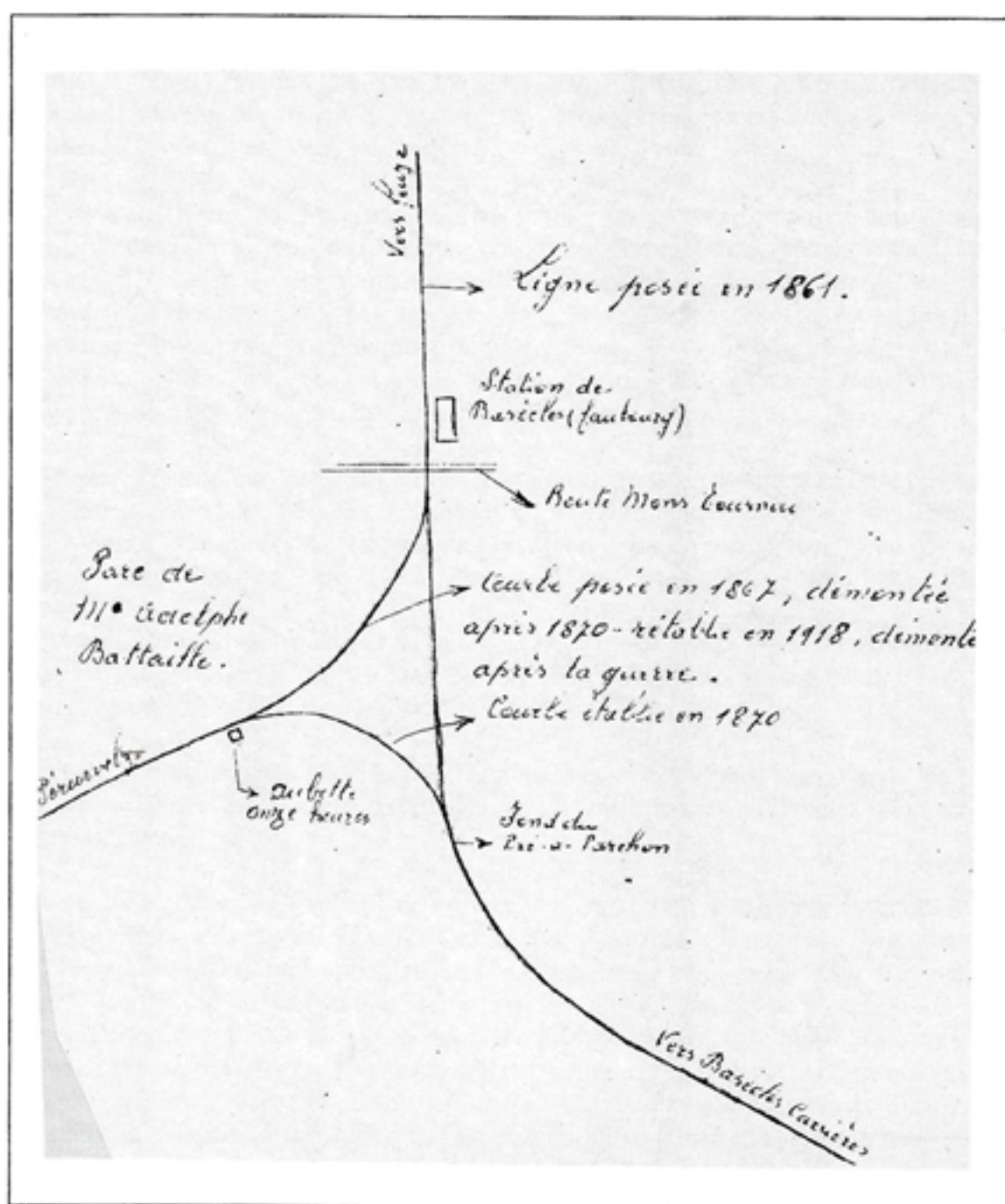


Fig. 2 : Les voies ferrées de Basécles.

## La vie sous l'occupation.

Les Allemands instaurèrent un régime de privations, d'oppression et de terreur. L'information manquait totalement, la radio n'existait pas et la presse écrite ne paraissait plus. La circulation était limitée à une zone déterminée, cette frontière zonale s'appelait communément "étape". Quiconque la passait sans autorisation était sévèrement sermonné ou emprisonné un jour ou deux. Pour citer un exemple, le père de Gabriel Ledru le fut pour s'être rendu à Renaix voir sa mère !

Dans la zone, la circulation était interdite après 21 heures en hiver et 22 heures en été. Un clairon sonnait la retraite en différents points du village. Pas question de contrevenir à cette règle ! La répression était omniprésente. Mourin Vandregezile, modeste transporteur, habitant à l'entrée de l'actuelle rue des Déportés, alors rue du Pré-à-Parchon, travaillait avec un vieux cheval et une petite charrette qu'il laissait en face de chez lui. Une nuit, des trafiquants poursuivis par une patrouille allemande jetèrent leur charge dans la charrette. Mourin, entendant le bruit, sortit pensant qu'on volait sa charrette. Juste à ce moment arriva la patrouille... Mourin fut arrêté et emmené dans un camp disciplinaire d'où il ne revint jamais.

Les réquisitions étaient nombreuses : les couvertures et matelas de laine, les ustensiles de cuisine en cuivre et en étain, les bouilloires, casseroles, garnitures de cheminée en bronze, poignées de portes et de fenêtres en bronze. Tout devait être livré. Les récoltes, la viande de boucherie, les chevaux, les pigeons, tout était réquisitionné...

Le père de Gabriel Ledru, petit amateur de pigeons, dut sacrifier tous ses pigeons, excepté deux qu'il voulut garder sans les déclarer. Pour ce faire, il aménagea un abri souterrain aéré dans lequel il pouvait, le cas échéant, cacher ses volatiles. Un jour qu'il avait cru bon les y placer, survint un violent orage. En quelques minutes, l'abri fut inondé et... les pigeons noyés...!

A l'exception des charbonnages, du chemin de fer et de quelques autres activités utiles à l'occupant, les usines cessèrent de travailler. La pierre étant la seule industrie locale, il s'ensuivit un chômage généralisé modestement indemnisé par de la monnaie-papier n'ayant cours que dans le village : les bons de nécessité. Il s'agissait de petits cartons de couleurs différentes sur lesquels étaient mentionnés "Commune de Basècles", bon pour 5, 10, 25, 50 centimes, 1 franc, 2 francs, etc...

Nombreux furent alors les hommes qui s'employèrent à tirer les péniches. Si le chaland était vide, deux à trois hommes étaient occupés, quatre ou cinq hommes s'il était chargé. Ils étaient placés l'un derrière l'autre. Une large ceinture leur barrait la poitrine. Elle était attachée à une corde de quelque trente mètres de longueur, dont l'autre extrémité était fixée au mât de la péniche. Les hommes marchaient à un rythme lent et cadencé. Le parcours usuel allait de Blaton à Péronnes-lez-Antoing ou vice-versa. Ces hommes partaient à pied le matin "prendre" la péniche à Blaton ou à Péronnes et revenaient le soir de Péronnes ou de Blaton et ce, toujours à pied.

Le combustible étant rare, un grand nombre d'hommes et d'adolescents se rendaient au "terril", c'est-à-dire qu'ils allaient avec une brouette à Bernissart ramasser les quelques petites "gaillettes" de charbon dégringolant du terril, lors de la décharge des bennes de terre. Heureux celui qui pouvait en ramasser 25 kg ! Le destin s'en mêlait parfois. Un jeune homme d'une





Photo n°1 : A la ferme Bocquet, rue du Pré-à-Parchon, lors de la réquisition des chevaux. Derrière Georges Bocquet, Marie, Désiré, Sophie et Aimée Amorison, Edmond et Léontine Destrebecq et les enfants Laure et Georges Destrebecq. Photo Delforge frères, Basècles (1918).





Photo n°2 : La traditionnelle procession de la Pentecôte se déroule sous les yeux de l'occupant.  
Photo Delforge frères, Basècles (1915).



quinzaine d'années, Joseph Marichal, habitant boulevard Landrieu, voulut nettoyer sa brouette. Pour ce faire, il se rendit dans une carrière désaffectée non loin de chez lui "Le Trou du Jeu". Sa brouette l'entraîna dans l'eau et il se noya.

Une autre occupation consistait à faire des "équettes", c'est-à-dire "aller au bois" et, à l'endroit d'un arbre coupé au ras du sol, dépecer au moyen d'une hache le chicot restant dans le sol.

Quant à l'éclairage, la bougie, la paraffine en paillettes, le pétrole et la lampe à carbure étaient rois. Seulement ces produits étaient excessivement rares; aussi devait-on souvent se contenter de tirer le couvercle du feu sur le côté et s'éclairer à la lueur de la flamme produite dans celui-ci. Très peu de maisons étaient, à l'époque, pourvues d'électricité. Les allumettes faisaient défaut, aussi fallait-il les utiliser avec parcimonie. De plus, l'occultation devait être rigoureusement appliquée, les patrouilles allemandes étaient très strictes à ce sujet.

### **La survie.**

Le marché noir, interdit et puni par l'occupant, n'était pas l'apanage des petites gens. Si les fermiers parvenaient à soustraire à la livraison du blé pour leur famille, la mouture représentait un épineux problème. M. Ledru père, qui ne manquait pas d'imagination, avait conçu un moulin à meules métalliques coniques à commande manuelle (les petits moteurs électriques n'existaient pas à l'époque). Avec l'aide de son ami Georges Destrebecq, il réalisa quelques-uns de ces moulins dans l'atelier de ferronnerie d'Alfred Menier, situé Place Verte. Ces engins étaient troqués contre 25 kg de blé.

A la saison des betteraves sucrières, on s'en appropriait quelques-unes tout en cherchant la nourriture des lapins le long des fossés. Les betteraves étaient lavées, coupées, bouillies, puis pressées; le jus récupéré était alors évaporé jusqu'à l'apparition d'un sirop susceptible d'être étendu sur le pain, car le beurre était un luxe que l'on ne pouvait se payer dans une famille de six enfants dont l'aîné n'avait que treize ans en 1914.

Le savon faisant défaut, M. Ledru père réalisait, selon une formule obtenue du pharmacien Bourdoux, une certaine pâte qu'il moulait dans des tasses. Après refroidissement, il obtenait des demi-sphères d'un produit blanchâtre consistant, que l'on utilisait en guise de savon.

La fabrication des cigarettes s'opérait clandestinement; le tabac, les tubes de papier et la machine étaient fournis par le trafiquant. La machine toute simple consistait en deux demi-tubes métalliques très minces assemblés par une charnière d'une longueur un peu supérieure à celle d'une cigarette. Le tabac était disposé dans ce tube ouvert, puis refermé, et introduit dans le tube de papier. Après quoi, le tube métallique était retiré, alors que le tabac était retenu en place à l'aide d'un poussoir adéquat. La fabrication d'un paquet de cigarettes rapportait quelques centimes. Il fallait bien trouver de quoi payer le maigre ravitaillement distribué par la commune.

### **La faim sévissait.**

Problème crucial, s'il en était pour toutes les familles, mais tout particulièrement aigu là où il y avait des enfants... Un comité de ravitaillement s'était constitué sous l'égide de la commune. Les magasins d'alimentation particuliers étaient vides. Les arrivages de produits se faisaient



par ce comité. Il en était de même des distributions qui s'effectuaient dans des locaux communaux. Chaque ménage avait reçu une carte mentionnant le nombre de personnes le composant. Un tableau sur la place communale précisait régulièrement, à la craie, les jours de distribution des différents produits et les quantités délivrées par personne, ainsi que le prix à payer par ration. Cela impliquait donc la présence journalière d'une personne du ménage pour s'informer des données du tableau et faire la file devant la fenêtre du local où se faisait la distribution. A remarquer qu'il n'était octroyé qu'un produit à la fois et que Basècles comptait alors quelque 1.200 maisons. Ainsi, pour d'infimes quantités, tous les jours de la semaine étaient occupés.

Pour protéger des intempéries les nombreuses personnes attendant leur passage à la distribution, l'administration avait érigé un assez vaste abri en bois qui fut bientôt appelé "le parc à poules". M. Ledru père, détenteur de nombreux brevets d'invention et spécialiste des questions d'éclairage au gaz acétylène, avait pour mission de distribuer le carbure de calcium. Cette tâche ne se répéta pas souvent...

Pour pallier quelque peu la sous-alimentation des enfants, le comité de ravitaillement organisait une distribution de soupe dénommée "soupe scolaire". Cette opération - un bol plus un petit pain - avait lieu la journée de classe terminée, à 16 heures, les jours ouvrables (deux "couques" le samedi) dans le salon de l'ancienne Maison du Peuple, le Nopri actuel. Les institutrices et instituteurs des différentes écoles y conduisaient leurs élèves qui étaient fouillés à la sortie afin de s'assurer qu'ils n'emportaient pas la "couque" qui leur avait été remise! Ajoutons qu'après un examen médical effectué à Péruwelz chez le docteur Boucart, les enfants et adolescents reconnus "débiles" bénéficiaient d'un repas avec viande à midi, durant un mois. Un second mois était parfois accordé. M. Ledru en bénéficia plusieurs fois.

En ces temps difficiles, tout était mis en oeuvre pour subsister... La grande majorité des gens cultivaient leur lopin de terre. En période de moisson, ils allaient glaner blé, seigle, orge, avoine et, après l'arrachage des pommes de terre, les éventuels tubercules restés en terre. Malgré tout, beaucoup furent obligés de manger des choux-navets et des betteraves destinés aux lapins dont on faisait l'élevage.

Les enfants avaient tellement faim qu'il leur arrivait de suivre le cours de la Verne munis d'un bâton. Celui-ci servait à assommer les grosses grenouilles. Après leur avoir coupé les pattes arrières, celles-ci étaient cuites et mangées...

Parfois, il était possible de se procurer du son dans une ferme. On en faisait des petits pains qui étaient très difficiles à digérer. Qu'importe, il n'était pas question de faire la fine bouche!

Au printemps, au moment de sarcler les betteraves, on partait aux champs vers cinq heures pour en revenir vers huit heures avec un sac de plantes sauvages communément appelées "des dames". Après triage, lavage et cuisson, on servait à midi quelques cuillerées de cette purée, à vrai dire peu succulente.

Les produits délivrés par le service de ravitaillement étaient la farine - chacun cuisait son pain - le riz, les haricots secs, les petits pois contenant souvent de petites bestioles que l'on appelait "des calandres" (il fallait laisser tremper longtemps les pois dans l'eau avant la cuisson afin de les débarrasser de ces insectes), la fécule de pomme de terre, la choucroute, le poisson séché, le saindoux, la céréaline (espèce de pâte alimentaire), le sucre, la toréaline (sorte d'orge

torréfiée remplaçant le café). Ces produits n'étaient pas délivrés toutes les semaines, mais seulement selon les arrivages, et toujours en quantités réduites.

Parfois on distribuait un peu de savon, des sabots fabriqués par des gens du village, des vêtements usagés d'origine américaine, disait-on, avant que les USA n'entrassent en guerre.

La seconde partie de ce témoignage paraîtra dans le prochain numéro de "Coup d'oeil".

## **Annexe**

### **Lettre du Colonel VAN ONSEM Chef du Service Historique des Forces Armées Belges. (adressé à Gabriel Ledru le 22 juillet 1980)**

C'est une erreur populaire et tenace de croire que tout canon sur voie ferrée est une "Grosse Bertha", et cette erreur est due à des journalistes qui, à l'époque, ont baptisé le canon tirant sur Paris de ce nom par oui-dire et en méconnaissance totale du matériel allemand. Les "gros calibre" allemands de l'époque consistaient en :

1. Le canon court de marine "Gamma" de 420 mm tirant un projectile de 913 kg à 14 km.
2. Le canon court de marine type M de 420 mm tirant un projectile de 796 kg à 9 km. C'est ce canon-là qui était dénommé "Grosse Bertha" ou encore en allemand "Dicke Bertha" ou "Fleissige Bertha" (Bertha l'assidue).
3. Le canon sur voie ferrée de 380 mm "Max le long" ou "Lange Max". Ce canon modifié par l'adjonction d'un tube d'une longueur telle qu'il lui fallait un système de haubans, tirait un projectile de 210 mm et d'un poids d'environ 100 kg. C'est ce canon-là qui effectua les tirs sur Paris. L'emploi de cette arme était assez compliqué et donnait lieu à de nombreux calculs car il fallait tenir compte de la rotation de la lettre, des conditions atmosphériques, de l'usure du tube après chaque coup (les obus étaient numérotés de I à X ainsi que les charges), etc.... Ce type de pièce était dénommé également "Lange Max" ou "Canon de Paris". Un type de canon militaire, le 21 cm K 12 (E) fut essayé par les Allemands entre 1934 et 1940.



En conclusion, il est probable que le "monstre" que vous avez vu était un "Lange Max" de 380 mm si la pièce que vous avez vue était effectivement allemande. Il y aurait une seconde possibilité, c'est que cette pièce d'artillerie sur voie ferrée ait été capturée lors de l'offensive allemande de 1918 car les alliés possédaient toute une gamme de ces engins (Français : 194, 240, 274, 305, 340 et 400 mm. Anglais : 233, 304 et 381 mm). Faute de documents iconographiques, il est difficile de se prononcer en la matière. De toute façon, il est hors de question qu'il s'agisse d'une "Grosse Bertha". Comme vous pouvez le voir, les légendes ont la vie tenace.

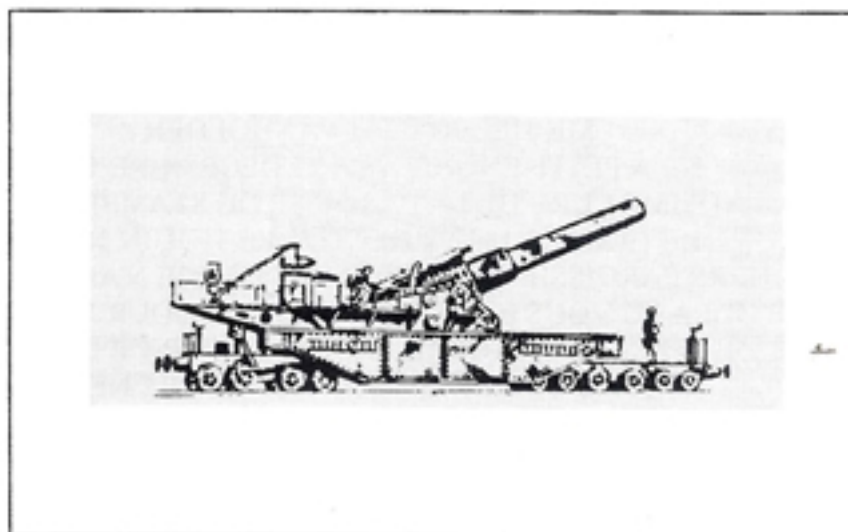


Fig. 3 : Canon semblable (mais avec un tube plus long et un diamètre moindre) à celui utilisé par les Allemands à Basècles.